

Araignée salvatrice

Suzanne Myre

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2014). Araignée salvatrice. *Moebius*, (140), 124–130.



SUZANNE MYRE

Araignée salvatrice

Tout avait commencé par une légère protubérance, qu'on aurait pu prendre pour un simple bouton d'acné si ce n'était que le propriétaire de ce bourgeon n'était plus un adolescent aux hormones affolées mais un homme pour qui les problèmes de peau se limitaient à l'embarras de devoir la raser. Depuis l'avènement de ce furoncle, David Bartlett s'arrêtait plus souvent devant le miroir et il le regardait, comme s'il s'agissait d'un étranger qui s'était invité chez lui, drôlement habillé qui plus est. Sauf que, contrairement au passant, ce bouton restait là, il ne disparaissait pas de sa vue, il avait carrément fait son campement sur l'arête de son nez. Pire, au bout de deux semaines, il lui sembla que la pustule avait commencé à changer de forme et de format alors qu'elle aurait déjà dû être affaire classée. David Bartlett consulta alors un médecin qui, après l'avoir examiné en émettant plusieurs « hu-hum » inquiétants du fait qu'ils ne furent suivis d'aucun propos rassurants, le référa à un spécialiste.

Dans la salle d'attente du dermatologue, chacun semblait couvrir un mal mystérieux. Les gens se zieutaient de façon suspicieuse, comme s'ils craignaient une contagion spontanée. La peur d'attraper pire bobo, le zona ou le lupus assiégeant le corps affalé sur le banc d'à côté. Un coin de la pièce était décoré par une toile d'araignée inhabitée dans laquelle David Bartlett plongeait son regard, pour éviter ceux des autres visant son bouton. Il chercha l'araignée mais ne la trouva pas.

Après avoir gloussé en observant le bourbillon avec un miroir grossissant quarante fois, la moitié du visage dissimulé par un masque (David Bartlett se demandait

bien pourquoi, et le masque et le gloussement), le médecin le lui avait labouré, arraché comme il l'aurait fait d'une mauvaise herbe. En claquant la langue contre son palais, démontrant ainsi une autosatisfaction méprisante, il avait ensuite caché le trou créé par le travail de forage avec un sparadrap beige. La face presque entièrement gelée par la piqure anesthésiante, humilié et charcuté, David Bartlett n'était pas consolé du tout en sortant du bureau, d'autant plus que la réceptionniste, en lui donnant son rendez-vous de contrôle l'avait dévisagé comme s'il arborait un cratère béant au milieu de la figure ou qu'il n'avait plus eu de nez du tout. Le soleil du mois de juillet l'attendait sur le pas de la porte du cabinet et le frappa au visage de la même manière que l'aurait fait une poêle en fonte.

David Bartlett rentra chez lui en courant dans les zones ombragées des trottoirs protégés par des arbres. Le soleil était maintenant son ennemi. L'opération laisserait sur sa narine une vilaine cicatrice qui lui rappellerait les dangers de l'exposition au soleil, lui avait dit le dermatologue avec entrain, comme s'il s'agissait d'un net avantage que lui aurait mais pas les autres mortels. Il n'avait pas dit « vilaine », mais presque.

Une fois dans son appartement, un troisième étage ensoleillé, il tendit des draps devant chaque fenêtre, terrassé par la peur qu'un rai de soleil n'entre et ne le fusille, causant sur sa peau un autre cancer. Tel un vampire, il vivrait dans la crainte de mourir poignardé par un rayon assassin.

À partir de là, il se mit à porter, en plus d'un chapeau de style professeur Livingstone, des vêtements couvrant chaque parcelle de son épiderme ainsi que des lunettes noires. Il se fichait du ridicule. S'il mourait, ce ne serait pas de cela de toute façon. Le peu de peau laissé à l'abandon, faute de pouvoir protéger ses joues et son menton était enduit de crème solaire à indice extrême. Inutile de dire qu'il se mit à espérer les mois d'automne pluvieux, les ciels bas et gris, les averses et les tempêtes de neige. Il changea son quart de travail avec un collègue heureux de troquer son horaire de nuit contre un chiffre de jour. Maintenant, David Bartlett pouvait dormir pendant la majorité des heures où l'astre lumineux faisait son boulot principal :

créer le plus de mélanomes malins possible et enrichir les dermatologues, ces sadiques jouant du scalpel et de l'ironie.

Enfant, il avait passé ses étés à la mer, ses parents louant une maison aux abords du Maine de mai à septembre. Sa peau avait bu le soleil comme son père ingurgitait les gins tonic et sa mère les martinis. Il les maudit, tout en reconnaissant que c'était l'époque de l'ignorance. On pouvait se gaver de chips et de bacon et de petits gâteaux Vachon sans se sentir coupable d'engorger ses artères, fumer une cigarette après l'autre sans savoir qu'on brûlait ses poumons et laisser sa peau absorber autant de rayons UV qu'elle pouvait en prendre, s'abandonner à la calcination sans craindre quoi que ce soit, rien à ce jour n'ayant fait la preuve que le soleil représentait un danger autre que de voir sa peau éventuellement se détacher couche par couche, et comme il était amusant de s'éplucher ainsi !

Lors de son examen de contrôle deux semaines plus tard, dans la salle d'attente, il n'y avait cette fois que lui, et la toile d'araignée toujours désertée. Son nez le grattait. Il n'osait trop y toucher aussi le tapota-t-il pour calmer la démangeaison. Il avait pris soin de changer le pansement tous les jours, le médecin le félicita ; il était impeccable de propreté.

« La biopsie a révélé que le mélanome était précancéreux mais non cancéreux, vous voyez la différence ? » Non, David Bartlett ne voyait pas la différence. Il était défiguré, de toute façon.

« Le mal a été fait. Protégez bien votre peau à partir de maintenant. On fait des crèmes à des indices de protection qui vont jusqu'à 90 ! C'est incroyable qu'on en soit arrivé là, non ? 45 n'est plus assez ! Bientôt, c'est le soleil qu'il faudra recouvrir ! Alors crèmez-vous et ne ménagez pas sur la quantité. C'est tout ce qu'il vous reste à faire, ainsi qu'à tous ces malchanceux de notre époque. Ha ! Ha ! Ce que nous étions ignorants ! Vive les avancées scientifiques, vive les recherches ! » Ce furent les dernières paroles du savant spécialiste de la peau, après qu'il eut examiné et clos le dossier de celui qu'il avait estropié, comme s'il faisait une bonne blague. Il avait une araignée dans le plafond, ce type.

David Bartlett ne l'avait trouvé ni drôle ni réconfortant. Comment être insouciant à partir de maintenant ?

En plus de se couvrir comme une pomme de terre au four, il se mit à scruter le moindre pouce de son épiderme, se contorsionnant avec un miroir exagérant chaque détail pour voir si sur son dos ne couvait pas une gale suspecte. C'est ainsi qu'il découvrit que ce dos était une constellation de grains de beauté de toutes les formes et dégradés de brun. Quelle horreur ! Comment se faisait-il qu'aucune femme ne lui ait jamais dit qu'il était ainsi pigmenté ? Son corps semblait être couvert de minuscules insectes ! C'était monstrueux. Il photographia chaque grain de beauté, aussi bien dire qu'il s'immortalisa du cou aux reins, pour s'assurer qu'une progression en couleur, en grosseur et en épaisseur ne s'effectuait pas à son insu.

La peur des préjugés se mêla à la peur du soleil. Il n'osait en parler à personne car il savait que les deux amis et demi qu'il avait se perdraient en conjectures sur son cas et avec raison : hypocondriaque ou phobique ? David Bartlett n'avait aucune envie de se battre en plus avec les étiquettes. Il voulait seulement vivre dans une ombre rassurante, à l'abri des dangers.

À l'angoisse d'un autre cancer associé à la peur du soleil, s'additionna la peur du regard des autres. Comment se sentir à l'aise ainsi balafré dans une société si esthétisante où le moindre accroc vous condamnait au cercle des *rejects* ? Il n'avait rien de celui à qui une cicatrice aurait octroyé une aura de sex-appeal, il n'avait pas la personnalité requise pour en faire un label. Cette marque le stigmatisait, du moins croyait-il cela, aussi se coupa-t-il de toute société, mis à part les fréquentations obligées au travail qui étaient rares ; il était gardien de sécurité dans un immeuble de prestige et personne ne le dérangeait pendant son quart de travail, les clients d'immeubles de prestige ignorant de toute façon les employés de peu de prestige, à commencer par le gardien qui venait juste au-dessus de l'échelle, après le type passant l'aspirateur. Il déclina deux invitations et demie qu'il reçut comme s'il s'agissait d'agressions à mains armées puis, suite à cela plus personne n'osa venir perturber la bulle dans laquelle il s'enfermait petit à petit.

Il vivait la vie insipide qu'il s'était choisie jusqu'au jour où, au petit matin juste avant que l'aube ne pointe ses premiers rayons, David Bartlett manqua son bus. Ce moment décisif marqua sûrement son existence par l'ajout, sur la liste comptable de ses peurs, de celle de manquer son bus. Il n'eut jamais l'opportunité de vérifier cette nouvelle information.

Une fois chez lui, à bout de souffle d'avoir couru dans l'ombre qui se rétrécissait sur le trottoir, il eut peur de faire une crise cardiaque tant son cœur battait dans tous les sens. Il n'avait jamais pris soin de sa santé, il avait toujours craint les prises de sang, les bilans annuels, les résultats qui lui annonceraient un taux de cholestérol inadéquat et l'obligeraient probablement à manger bio, sans viande et sans gluten jusqu'à la mort qui le délivrerait de cette atroce régime alimentaire. Au bord de l'apoplexie, une main sur la poitrine, il prenait le pouls de sa mauvaise condition physique en sentant les martèlements de son cœur jusque dans son plexus. Il devait s'étendre et relaxer, respirer profondément en déviant son attention vers ses orteils, là où il ne se passait en général rien de grave à part la sensation d'une étrange pulsation sous ses ongles racornis et si jaunâtres qu'on aurait pu croire à des ongles de pieds de fumeur.

À peine eut-il le temps d'inspirer une première fois qu'il l'aperçut, immobilisée au plafond, au bout d'un fil rattaché à une toile dont il n'avait pas remarqué la présence puisqu'elle était tricotée entre la fenêtre et le tissu dont il l'avait couverte. Il n'avait jamais porté d'attention particulière aux araignées, fait insolite puisque la maison du bord de mer de son enfance, sombre et humide devait en être peuplée. Il se raidit en sentant une peur bleue s'emparer de lui. Était-ce cette araignée particulière qui ajoutait un nouvel item à sa liste de phobies ou avait-il toujours craint ces bêtes ? Il n'eut pas le loisir de penser aux autres araignées car celle-là, qui semblait minuscule d'où elle était se mit à dévaler vers lui, droit sur son visage. Son cœur s'arrêta presque de battre : elle était énorme ! David Bartlett était tétanisé. Suspendu à son fil indestructible, si près de lui qu'il pouvait presque en sentir l'odeur, comme un curieux arôme de chloroforme, flottait cet arachnide au

corps dodu et aux pattes disproportionnées. En louchant, il pouvait discerner ses petits yeux retors qui fixaient les siens. Il était incapable de faire un seul mouvement, il ne pouvait que se laisser dévisager par cette chose immonde qui tentait visiblement de l'hypnotiser, dans le plus grand des silences.

Alors qu'une partie de lui s'en allait au loin, dans un endroit au-delà de tout, là où il importait peu qu'il fasse clair ou noir, l'araignée aux longues pattes agiles commença à faire son travail d'araignée : tisser une toile, dont le pivot était la pointe de son nez. Petit à petit, les fils couvrirent les arêtes du nez de David Bartlett, ennobliant par ce tissage sophistiqué la cicatrice ingrate. La diablesse bâtissait sa toile en s'accrochant aux cils et aux sourcils, créant un treillis ravissant. Quand elle fut rendue aux narines, elle marqua une hésitation. À quoi s'accrocher maintenant ? Le menton fuyant n'offrait pas une très bonne prise. Elle s'en prit aux poils du nez pour reprendre sa besogne, si bien qu'il dut ouvrir la bouche pour pouvoir respirer, de manière si imperceptible qu'il se demanda pourquoi même il s'en donnait la peine. Tout autour de lui se brouillait. Il ferma un œil et, de l'autre, contempla avec indifférence la forme floue qui s'agitait sur lui. Il ne sentait plus rien, rien de spécial. Y avait-il dans ces fils une substance tranquillisante qui anesthésiait jusqu'à ses moindres appréhensions ? L'araignée profita de cette ouverture de la bouche pour s'agripper à ses incisives, enroba la langue, boucha l'orifice laissé par les lèvres entrouvertes en s'accrochant aux poils de barbe et de moustache qui étaient les plus accessibles et, finalement, se déposa sur le seul œil de David Bartlett qui était resté ouvert pendant cet artisanat. Elle s'installa sur le globe oculaire et pondit quelques œufs dans ce nid douillet, là où, contrairement à la salle d'attente médicale où elle était l'objet d'une vendetta perpétuelle, nul ne viendrait la déranger puisqu'il n'y avait personne dans les environs qui eût peur des araignées ou de quoi que ce soit d'autre. L'endroit respirait la quiétude, l'absence de toute chose.